

DOSSIER

MA DENSITÉ

POINTS DE VUE SUR LA DENSITÉ



LES CAHIERS
DE L'ASPAN
27.05.2016, depuis 1983

ASPAN-SO 
SUISSE OCCIDENTALE

DOSSIER: MA DENSITÉ

3

ÉDITORIAL
QUELLE EST MA DENSITÉ?
Frédéric Frank

4



LE QUARTIER DURABLE GIESSEREI
À WINTERTHOUR :
DENSITÉ ET « VIVRE ENSEMBLE »
Isabelle Sorbé

8



NEUCHÂTEL – LAGOS
Alice Sala

10



LA DENSITÉ VUE
PAR LE STATISTICIEN
Pierre Dessemontet

12



LA VILLE REND-ELLE FOU ?
Ola Söderström

14



ÇA FOURMILLE !
Laurent Keller

16



COMMENT LE CRAPAUD,
LE PAPILLON
ET LE PLANTAIN
VIVENT-ILS
LA DENSITÉ URBAINE ?
Stéphane Joost et Ivo Widmer

20



ARBORISATION ET DENSITÉ
Michael Rosselet

22



LA DENSITÉ,
PIÈGE À CYCLISTES ?
Lucas Girardet

24



LA DENSITÉ, UN ATOUT
POUR LE CLUBBING
Thierry Wegmüller

26



« MA DENSITÉ... DITES-VOUS,
OU MA PLACE DANS LA VILLE ? »
Monique Ruzicka-Rossier

30

ACTUALITÉS

30

IN MEMORIAM

31

AGENDA

ÉDITORIAL

QUELLE EST MA DENSITÉ ?

Depuis de nombreuses années, l'ASPAN-SO s'est investie pour une meilleure compréhension de la densité, non seulement aux niveaux institutionnel et politique, mais aussi au niveau technique. Ceci s'est traduit par diverses publications, parmi lesquelles figurent plusieurs numéros des *Cahiers de l'ASPAN*. De même, cela s'est traduit par la mise en ligne, il y a quelques mois, du site internet densite.ch cherchant, notamment, à préciser les diverses définitions de la densité.

Désireux d'explorer un autre aspect de la densité qu'en est sa perception, ce numéro s'écarte volontairement de l'approche technique. Sous le titre *Ma Densité*, il rassemble les points de vue – volontairement subjectifs – d'une pluralité d'acteurs des territoires contemporains, qu'ils soient professionnels de l'espace ou habitants d'un nouveau quartier, ethnologues ou biologistes, usagers de l'espace public ou acteurs de la vie nocturne.

Interviewés par Laurent Bonnard et Michèle Miéville, les sujets présentent librement leur regard sur leur cadre de vie ou de travail, au moyen des références qui sont les leurs, qu'elles soient issues de la géographie, des sciences sociales, de la biologie ou qu'elles soient issues d'un référentiel personnel constitué d'expériences accumulées au fil du temps, par exemple au travers de leur parcours résidentiel.

La liberté et la spontanéité pour laquelle nous avons opté dans ce cahier, aussi bien dans le contenu que dans la forme, génère à la première lecture des interviews un sentiment de légèreté procuré par l'accumulation de faits pas nécessairement reliés les uns entre les autres. Les questions de densité transparaissent au détour d'une phrase ou d'une interrogation, sans en saturer le propos. Une compréhension parfois nébuleuse de la densité se fait jour, où le terme apparaît tantôt comme le synonyme de « ville », tantôt comme le synonyme de « congestion ». A la deuxième lecture, toutefois, quantité d'éléments peuvent être mis en évidence, au sein d'une *perception* ou dans le dialogue *entre perceptions*. C'est l'exercice auquel Monique Ruzicka-Rossier s'est prêtée dans l'article de synthèse, intitulé « *Ma Densité... dites-vous, ou ma place dans la ville?* ».

Frédéric Frank, rédacteur en chef

N.B. Nous remercions chaleureusement Laurent Bonnard et Michèle Miéville pour les interviews effectuées en début d'année 2016 avec engagement, motivation et professionnalisme. Pour s'être prêtée à l'exercice de synthèse théorique sur la base de perceptions subjectives, nous remercions vivement Monique Ruzicka-Rossier.

LE QUARTIER DURABLE GIESSEREI À WINTERTHOUR : DENSITÉ ET « VIVRE ENSEMBLE »

Entretien avec Isabelle Sorbé, habitante du quartier Giesserei à Winterthour

Impossible de ne pas repérer de loin les lotissements en bois rouge, construits par les architectes zurichois Galli & Rudolf, lorsque l'on passe devant le quartier Giesserei en train ou à vélo. Ce lotissement durable, inauguré en 2013, est situé dans le quartier Neu-Hegi à Oberwinterthour. Hans Suter, initiateur du quartier, désirait un quartier où toutes les générations cohabiteraient de façon enrichissante avec une focalisation particulière sur l'engagement, la codécision, le réseau de voisinage et la durabilité.

Selon les statuts de la coopérative de logements autogérés - la GESEWO, propriétaire du complexe Giesserei - les locataires doivent apporter 10% de la valeur de leur logement comme prêt obligatoire. Pour ceux qui n'ont pas de tels moyens, il existe un fonds de solidarité. En collaboration avec la GESEWO, l'auto-administration de la cohabitation est organisée par la Hausverein Giesserei, également responsable de la location des appartements, des espaces communautaires¹ et des locaux com-

merciaux². 350 personnes habitent dans une très grande mixité, en termes d'âge, de culture, d'origine sociale et de situation de vie.

Le quartier se compose de deux barres de logement de cinq étages accueillant 151 unités, dont un appartement de communautaire de 8 pièces. Entre les barres, deux bâtiments de bas gabarits sont tendus créant ainsi une vaste cour intérieure. La diversité au sein de l'ensemble est grande: en plus des appartements de 1 à 5 pièces, des espaces typiques des coopératives de logement ont été aménagés. On trouve, d'une part, un appartement avec dix chambres individuelles, une cuisine et une salle de bains communes ainsi qu'un atelier. On trouve, d'autre part, une garderie, un bar coopératif, une bibliothèque, un cabinet de médecine alternative, un centre de musique et des appartements aménagés pour les personnes handicapées.

La construction en bois a été réalisée selon des standards du label Minergie P-Eco et équipée d'un chauffage à distance et de panneaux solaires. Au niveau de la mobilité, les places de parking ont été réduites



au minimum et les vélos sont majoritaires (580 parcs à vélo au sous-sol), la proximité des commerces et du centre-ville de Winterthour est grande, car la Giesserei est située entre les deux gares RER de Hegi et d'Oberwinterthour alors qu'une ligne de bus relie directement le quartier à la gare principale de Winterthour. Les commerces des alentours sont facilement accessibles à pied ou à vélo, ce qui rend la voiture superflue.

ASPAN-SO : Comment avez-vous entendu parler du quartier durable Giesserei et qu'est-ce qui vous a décidé à y habiter ?

Isabelle Sorbé : Mon partenaire et moi-même, après douze ans de vie où chacun avait son chez-soi, avons souhaité commencer une vie commune avec une plus grande ouverture sur les autres, un esprit communautaire. Après avoir recherché plusieurs quartiers durables à différents endroits, nous nous sommes intéressés au quartier Giesserei, dès le début de sa conception, pour sa focalisation sur l'intergénérationnel et l'autogéré.

Comment s'est passée votre installation dans le quartier ?

Avant de nous installer à la Giesserei, nous étions engagés dans l'une des commissions qui a mis sur pied le concept d'autogestion, puis nous avons suivi l'élaboration du projet, du concours d'architecture à la mise en service du bâtiment. De ce fait, nous connaissions déjà pas mal de futurs voisins. Lors du déménagement, nous avons reçu leur aide, puis nous avons à notre tour accueilli les nouveaux arrivants. Notre installation n'a pas été un grand bouleversement puisque cela correspondait depuis longtemps au type de vie que nous recherchions.

Pourriez-vous nous décrire la vie communautaire à la Giesserei ?

Ce qui est le plus frappant, c'est la flexibilité des structures que nous adaptons en permanence, l'engagement au quotidien ainsi que l'entraide comme elle existait autrefois dans les villages. C'est la solidarité et l'engagement qui permettent au vivre-ensemble

¹ Ensemble Giesserei conçu par les architectes zurichois Galli & Rudolf (photo Hannes Henz).

intergénérationnel de devenir durable, chacun mettant au service de ses voisins ses connaissances (techniques, juridiques, informatiques, sociales, culinaires) ou son temps (pour aider les enfants, les personnes âgées ou malades, etc.). Dans les rencontres, telles que brunchs ou autres activités, c'est le souci de l'autre qui est au centre de nos préoccupations. Nous apprenons ainsi à vivre ensemble.

Pouvez-vous nous citer quelques exemples ?

Oui, je vous en expose deux. Le club du mardi - le Ziistclub, accueillant 25 personnes de 65 à 82 ans - était dans un premier temps plutôt axé sur les réclamations alors que, désormais, il s'engage dans une réflexion globale sur « comment vivre ensemble demain ». Cela comprend aussi une réflexion sur comment aménager les espaces et gérer le quotidien pour pouvoir rester à la Giesserei le plus longtemps possible.

La cour intérieure, quand a elle, a demandé beaucoup d'énergie. Ce périmètre a été pendant deux ans, le théâtre de conflits d'intérêts générationnels importants, ce qui a impliqué un moratoire puis des médiations. Mais elle est en train de devenir une zone consensuelle très vivante. On y aménage à présent un terrain de jeu et d'aventure, des murs de pierres sèches, une place du village avec une fontaine, une sculpture, une zone de repos, un jardin. Une pergola est aussi en projet. Tout cela et le fruit de centaines d'heures de travail du collectif.

Pouvez-vous donner quelques précisions concernant les activités contractuelles communautaires ?

Actuellement chaque habitant doit fournir 33 heures par an pour la communauté. Ce concept est en train d'être modifié car les besoins changent. Des commissions ont été créées avec un budget financier et temporel, selon les besoins techniques, administratifs ou sociaux. La gestion des appartements se fait en collaboration avec la GESEWO selon des critères très précis.

Le succès du système réside dans l'auto-gestion qui se fait avec un haut niveau de professionnalisme, aussi bien dans l'organisation que l'exécution. C'est un système égalitaire, où les personnes qui ne peuvent ou ne veulent pas s'engager doivent payer les heures non effectuées pour la communauté. Des dérogations pour les gens en formation, les jeunes mères ou les personnes fragiles ont toutefois possibles. C'est aussi un système transparent car tout est fixé dans les moindres détails dans notre Wiki, qui est une sorte de mode d'emploi de la Giesserei.

Qu'en est-il des activités informelles et des loisirs ?

Nous avons de multiples endroits pour échanger, nous rencontrer ou nous isoler : un endroit important est le jardin, placé dans la cour intérieure, qui incarne la véritable dynamique de la vie au sein de la Giesserei. Issus de nationalités diverses, enfants, jeunes et moins jeunes, s'y rencontrent et échangent. Il existe différents groupes comme la couture, la méditation, la peinture, les ateliers de bricolage. Il y a aussi une pièce de musique en sous-sol et une très grande salle de spectacles pour les réunions de la coopérative ou pour la projection de films... plus tout ce que je ne sais pas car chaque « entrée d'immeuble » a sa propre dynamique ! Des activités spontanées sont proposées chaque semaine : il y a l'embarras du choix.

Peut-on aussi accéder à des moments de solitude ?

Oui, absolument. C'est une question d'équilibre et de choix personnel. Personnellement je veille à avoir le maximum d'activités privées en ville, où je vais à vélo ou en bus, mais j'apprécie beaucoup la variété grandissante des activités sur place. Je m'engage par vague : il y a des périodes où je privilégie ma vie privée.

Les deux bâtiments parallèles sont répartis en quatre unités d'habitation, ce qui fait huit entrées d'immeuble ou huit « maisons », chacune étant autogérée par ses habitants. Nous communiquons par affichage et par intranet sur tous les sujets, nous sommes très réactifs et efficaces. Nous avons une solidarité de voisinage au niveau de chaque maison mais chacun se respecte. Dans la maison où j'habite, par exemple, nous nous rencontrons le 12 de chaque mois pour un potluck (repas partagé) ; on ne se sent pas obligé d'y aller automatiquement, c'est toujours très convivial.

Les locaux commerciaux du rez-de-chaussée sont loués à des professionnels extérieurs : restaurant, crèche, centre de médecine chinoise, magasin de cycles, ateliers d'artistes, bibliothèque de quartier, école de musique... Ils ouvrent la Giesserei aux habitants d'un quartier en plein essor.

Appréciez-vous votre environnement construit extérieur et intérieur ?

De l'extérieur, nous avons aimé dès le départ le choix du bois et sa couleur rouge, qui nous fait penser à l'atmosphère des villes nordiques. Depuis le temps, le bois étant naturel et non peint, le rouge a tourné au rosé avec l'exposition au soleil mais cela ne me dérange pas. Il y a une grande variété de types d'appartements. Chacun est personnalisé : par



exemple, tous les balcons sont reliés mais nous pouvons choisir de les séparer par des plantes.

Le projet initial des fondateurs de la Giesserei était qu'elle appartienne à tous. Pensez-vous qu'il se soit aujourd'hui concrétisé ?

Oui, nous nous sentons acteurs de notre vie ici, les structures nous donnant la possibilité d'adapter notre environnement à nos besoins. Financièrement, nous sommes aussi très responsabilisés. Mais il faut être réaliste, nous devons nous donner les moyens pour que cela continue de fonctionner. Par exemple nous veillons à ce que le choix des nouveaux habitants (suite à un décès ou à un déménagement) se fasse sur des critères de motivation et d'engagement, mais également sur des critères d'équi-

libre entre tranche d'âges, sinon la dimension intergénérationnelle et la solidarité se perdront.

Mon partenaire et moi sommes optimistes pour les années futures. Nous pensons rester vivre à la Giesserei encore longtemps. Notre vie y est très intéressante et chaleureuse ; quoi de plus excitant que de « participer » à la création d'un nouveau mode de vie !

1 Informations également récoltées auprès de Hans Suter, architecte à Winterthur, initiateur du projet-Woodarc (Atelier für Holz und Architektur).

2 Grande salle des fêtes, salle commune, salle de réunion, salle de musique, bar, ateliers (bois, bricolage, couture), bureau d'information, chambres d'hôtes

3 Bibliothèque de quartier, atelier de céramique, garderie, cabinet de médecine chinoise, centre de musique

2 Fête dans l'ensemble Giesserei (photo Kurt Lampart)

NEUCHÂTEL - LAGOS

Rencontre avec Alice Sala, assistante en ethnologie à l'Université de Neuchâtel

Humainement, la densité urbaine a-t-elle ses limites? Question sans réponse définitive, ailleurs que sur le terrain! Petite carte postale de Lagos, la plus grande ville du Nigeria et du continent africain, après avoir dépassé Le Caire et Kinshasa au début de ce siècle, est l'un des ports les plus importants d'Afrique. Une ex-capitale connaissant une croissance démographique annuelle d'environ 275 000 personnes.

Pour les besoins de sa thèse de doctorat, Alice Sala, assistante en ethnologie à l'Université de Neuchâtel, est devenue une pendulaire intercontinentale. Allers et retours entre Neuchâtel, 1859 habitants au km² en 2013, et Lagos, 12 095 habitants au km² à la même date. Un grand écart de la densité qu'elle ressent fortement: « Au début, à Lagos, il suffisait que je sois dehors pendant deux heures et j'étais complètement lessivée. L'apprentissage a été long! ».

Après avoir approché le Nigeria à travers des requérants d'asile rencontrés au centre de regroupement de Vallorbe dans le canton de Vaud, Alice Sala a dû d'abord, à Lagos, « digérer des chocs culturels de base ». Sur place, des défis d'une ampleur incroyable sont devenus très concrets, accentués notamment par l'extrême pauvreté ou par le manque d'eau.

La densité des gens, c'est une chose. Mais il y a tout le reste qui lui est indissociable: « Les voitures bien sûr, la foule partout, la multitude des objets divers, les chèvres par hasard... Et très prosaïquement, être attentive au sol pour ne pas me casser la gueule... Des automa-

tismes presque perdus: j'avais besoin de regarder longtemps une flaque d'eau pour ne pas marcher dedans! ».

Elle exprime ensuite le premier désarroi qu'elle a ressenti face à cette importante densité: « La déstabilisation vient aussi de la surabondance des sensations. Les odeurs qui sont beaucoup plus fortes, par exemple, à cause des canalisations qui ne fonctionnent pas. Les sons qui sont envahissants, pas seulement le trafic, mais aussi les petites génératrices à essence qui fonctionnent partout pour alimenter en énergie la moindre des échoppes. Et l'air qui est épais, semble-t-il, à cause de la pollution, des poussières ou de l'humidité; à Lagos qui est en fait un groupe d'îles dans une lagune au bord de l'Atlantique, il peut pleuvoir à tout moment. Je crois que j'ai fait un grand pas dans mon intégration au sein de cette ville immense, la première nuit où j'ai décidé que je pouvais dormir dans une pièce avec une génératrice en marche. Vivre là, ou y passer simplement comme un visiteur, inévitablement impressionné par cette densité extrême, ça n'a rien à voir. »

L'immersion d'Alice Sala dans la profondeur de Lagos s'est faite progressivement, à mesure que son sujet de thèse évoluait. Au départ passionnée de vidéo, sur la lancée de son travail d'assistante du réalisateur Fernand Melgar pour *La Forteresse*, elle envisageait d'étudier les tenants et aboutissants de l'industrie cinématographique nigérienne, la plus puissante du continent, Nollywood, deuxième du monde pour la masse de ses productions, derrière celle de Bollywood mais devant celle d'Hollywood.

Mais le véritable déclic est venu d'ailleurs, presque par hasard: « Un jour, j'ai eu besoin de faire réparer mon téléphone portable, je suis allée dans un marché spécialisé, et à partir de là, tout s'est enchaîné. Je me souviens d'un magasin où la vendeuse était tellement calme au milieu de cette frénésie. Elle travaillait là sans se laisser perturber le moins du monde, la personification-même des ressources de l'adaptation à son milieu. J'ai décidé d'essayer de comprendre de l'intérieur comment fonctionne tout ce système commercial fondé sur la récupération de matériaux informatiques. En fait, je suis partie à la découverte d'un quartier entier, appelé Village Computer, zone dense parmi les plus denses, construite peu à peu sur d'anciens emplacements tout à fait différents. »

Elle poursuit sa description précise de Lagos: « Au début, tout est pareil, les endroits se ressemblent tellement... Du monde partout. Juste un grouillement, dans lequel j'ai mis au moins une année pour me retrouver un peu et m'inventer une sorte de carte. Dans la circulation, on se demande inévitablement: comment bouger là-dedans? La réponse, c'est de continuer à bouger, surtout ne pas s'arrêter, ne pas abandonner sa place dans le flux motorisé. En fin de compte, ce qui fait la différence avec nos latitudes, au quotidien, c'est que nos infrastructures sont entretenues. »

Atout extraordinaire, Alice Sala a eu l'occasion de travailler dans une échoppe pendant un certain temps, comme aide: « A partir de là, j'ai commencé à comprendre le fonctionnement des uns et des autres, à reconnaître par exemple les pièces à vendre, à apprendre la technique pour

discuter, à me faire respecter comme une des leurs, jusqu'à devenir un partenaire économique capable de maîtriser, autant que possible, les circuits économiques et commerciaux. »

Contrastes absolus et vécus par Alice Sala... Le développement de Lagos débouche sur une densité non-maîtrisée qui a l'air d'un autre âge. Mais Village Computer, lui, est greffé sur la pointe du progrès informatique. Dans ce marché, qui est le plus important d'Afrique de l'Ouest, on trouve absolument tout, des pièces les plus anciennes jusqu'aux modèles les plus modernes. Plaque tournante mondiale de tout ce qui est encore utilisable, exploitable, réadaptable, revendable dans toutes les marques d'ordinateurs. Au centre d'un commerce planétaire dopé par l'obsolescence qui est la pierre angulaire des profits dans ce secteur.

Pour mémoire, selon les statistiques les plus fiables, même si elles sont systématiquement contestées, l'agglomération de Lagos a franchi le cap des 20 millions d'habitants pendant cette dernière décennie et elle doit compter parmi les dix plus peuplées au monde. Sa population n'était que de 290 000 personnes en 1950.



LA DENSITÉ VUE PAR LE STATISTICIEN

Rencontre avec Pierre Dessemontet, docteur ès sciences et vice-président de MicroGis

La densité et les statistiques à disposition en Suisse font-elles bon ménage? Poser la question à Pierre Dessemontet, spécialiste reconnu de l'analyse des données géographiques, notamment à travers les grandes enquêtes comme les recensements ou les relevés structurels, c'est découvrir un géographe heureux. Pour mener à bien les principales missions en cours dans le domaine de l'aménagement du territoire, les outils indispensables sont là, prêts à l'emploi. Un bonheur géographique avec quelques bémols qui ne ternissent pas une vision d'ensemble résolument pragmatique.

« Avons-nous les statistiques adéquates en Suisse pour conduire une politique efficace d'économie du sol? Fausse bonne question! D'abord, travailler avec les moyens du bord, cesser de mettre l'accent sur les manques et finalement, prendre les instruments accessibles pour ce qu'ils sont, ni plus ni moins. Et ensuite, si nécessaire, perfectionner le système en le complétant. »

Faire le point avec Pierre Dessemontet et vouloir l'engager dans les méandres tant de fois parcourus d'une petite réflexion sur la densité, c'est s'exposer à des mises au point immédiates qui ne laissent pas de place aux clichés et aux idées reçues.

Et il faut surtout se souvenir que ce quadragénaire, par ailleurs engagé en politique à Yverdon-les-Bains (accession à la Municipalité lors des dernières élections communales

de la fin du mois de mars), mène de front une carrière professionnelle sur deux plans qui se complètent. D'une part la recherche scientifique dans un cadre académique classique, avec des incursions dans l'enseignement et une thèse de doctorat soutenue en 2011 sur les changements de localisation des emplois en lien avec le développement du réseau routier. Et d'autre part un engagement (vice-président) dans la société MicroGIS - spécialisée dans l'analyse géographique -, dont il a été le co-fondateur en 1996. Lorsqu'il décerne, au passage, un bon point à l'Office fédéral de la statistique « qui a appris à mieux mettre ses données à disposition », le théoricien est d'accord avec le praticien. Pas d'équivoque.

Le modèle statistique helvétique permet de suivre l'évolution (tous les six ans) des principaux paramètres nécessaires pour faire le point sur la densité, avec une bonne idée de l'occupation du sol et de sa consommation par rapport à l'augmentation de la population. Cela passe notamment par le nombre d'habitants, de bâtiments ainsi que par le nombre de logements et leur taille. Le recensement des entreprises et les plans de zones à bâtir (fichiers mis à jour tous les cinq ans par l'Office du développement territorial) complètent les dispositifs.

Tout cela est déjà considérable, souligne Pierre Dessemontet, si on se souvient qu'en fait, cette politique de publication systématique des données sur le plan suisse date du début des années quatre-vingts, pour prendre la relève des communes qui tenaient à jour

leurs relevés de superficies. Mais l'essentiel n'est plus là: « Le monde de l'Open data a tout changé. Quand il y a des outils qui manquent, on se les fabrique! Et, à vrai dire, il est possible aussi, si besoin est, de détourner et d'utiliser des méthodes et des logiciels venus d'ailleurs, par exemple du champ de la biologie. Dans ce domaine, c'est l'expérience des spécialistes qui fait la différence. »

« On a donc sous la main les données et les outils. Mais ce constat plutôt optimiste ne doit pas faire illusion. Pour préparer sérieusement l'avenir, il faudra s'attaquer à des maux plus profonds qui n'ont pas encore déployé aujourd'hui tous leurs effets, mais qui pourraient compromettre, si on n'y prend pas garde, toutes les stratégies d'aménagement du territoire et de lutte contre le gaspillage du sol sous l'empire de la LAT. En fait, il manque cruellement de spécialistes soigneusement formés pour exploiter efficacement ces données et pour utiliser au mieux ces outils. C'est une pierre dans le jardin académique. Cette carence n'est pas assez mise en évidence. Si on la prend au sérieux, elle devra se traduire par des mesures à court, moyen et long termes dans les programmes universitaires. Et dans l'organisation des cours, avant que les capacités-mêmes d'enseignement ne soient perdues. Ce n'est pas céder au catastrophisme que de tirer la sonnette d'alarme: pour une bonne part, il s'agit tout bonnement d'un retour indispensable aux sources du métier de géographe, celui qui... dessinait des cartes! »



On retrouve ici Pierre Dessemontet dans sa double approche: à la fois académique et engagée sur le terrain, toujours dans son domaine, à la recherche de solutions pratiques aux problèmes posés.

En gardant cette optique, revenons à la densité, aux statistiques exploitables d'une façon ou d'une autre et à l'objectif majeur qui est de sauver le territoire helvétique des dégâts inhérents au fameux mitage, donc de « densifier sur ce qui est déjà construit ». Si la perspective est de continuer à grandir et de préparer une Suisse à dix millions d'habitants, un constat s'impose: « Alors que le cap des huit millions est déjà largement dépassé, pas besoin d'envisager un changement de paradigme, ni un retour, par exemple, à la construction de grands ensembles comme ils se sont multipliés dans la deuxième moitié du siècle dernier. En fait, il faut admettre que le construit actuel est si peu dense que nous n'aurons pas de problème majeur pour absorber cette population supplémentaire. A condition de densifier mieux que jusqu'ici. Des politiques de construction différentes sont à portée de main en profitant du marché: par exemple, sur la commune de St-Sulpice, où est installée la société MicroGIS, des villas ont été remplacées par des petits immeubles, sans bouleversement majeur tout en créant une offre supplémentaire de logements attractive. »

LA VILLE REND-ELLE FOU ?

Entretien avec Ola Söderström, professeur de géographie à l'Université de Neuchâtel et vice-directeur de la Fondation Science et Cité

La ville rend-elle fou? A Lausanne, au début du mois de mars dernier, les Journées de la schizophrénie ont eu le mérite de poser la question, sans prendre de précautions inutiles. C'était l'occasion de présenter une étude scientifique en cours sur la densité urbaine et la psychose, conduite conjointement par l'Institut de géographie de l'Université de Neuchâtel, le Département de psychiatrie du CHUV à Lausanne et la branche suisse de l'International society for the psychological and social approaches to psychosis, avec le soutien du Fonds national Suisse de la recherche: une approche résolument interdisciplinaire qui fait la preuve que, dans ce domaine délicat, les tabous sont en train de tomber. Etat des lieux avec le géographe Ola Söderström, l'un des artisans de ce travail crucial.

ASPA-SO: La schizophrénie est-elle plus répandue dans les villes que dans les milieux ruraux?

Ola Söderström: Oui, et c'est une observation déjà ancienne. A la fin des années 1930, des sociologues de Chicago ont enquêté en prenant comme indication le lieu d'habitation avant le début de la maladie. Ils ont montré que le pourcentage de malades atteints de schizophrénie présentait d'importantes variations géographiques et qu'il était deux fois plus élevé au centre-ville.

Depuis, de nombreuses autres études, principalement dans les pays du Nord, sont arrivées à des résultats similaires. Ces recherches ont aussi montré que le risque s'accroît avec les années vécues en ville, entre la naissance et l'adolescence.

A une époque où plus de la moitié de la population mondiale vit dans les villes, impossible de négliger un tel constat sous peine, entre autres, de ne pas activer les possibilités d'une véritable stratégie préventive!

Sur cette base, quels sont les facteurs de risques identifiés?

Concernant la schizophrénie, la communauté scientifique s'accorde pour admettre que son origine tient à des facteurs autant biologiques, psychologiques que sociologiques. Et c'est dans cette complexité qu'il s'agit donc d'évaluer le rôle de ce que les psychiatres appellent l'«urbanicité», autrement dit le fait de vivre en ville, et par extension l'importance de la densité urbaine, parmi les autres facteurs de risques répertoriés.

Une hypothèse parmi bien d'autres...

Oui, mais une hypothèse longtemps négligée pour deux raisons. La première est relative à la prédominance en psychiatrie, au cours de ces dernières décennies, d'une approche génétique et plus largement biologique, ce qui a accordé peu de place à des recherches sur les facteurs sociologiques et environnementaux. La seconde est que les études en sciences sociales (anthropologie, sociologie, géographie en particulier) ont documenté les conditions de vie des malades dans les espaces urbains, mais se sont très rarement intéressées aux facteurs à l'origine de la maladie.

C'est la raison pour laquelle des recherches interdisciplinaires sont aujourd'hui importantes. Elles permettent d'articuler des regards complémentaires pour saisir les mécanismes expliquant pourquoi la vie urbaine constitue un facteur de risque pour des personnes ayant

une prédisposition à développer une forme de schizophrénie.

Le développement de la folie a donc bien un rapport avec la vie en ville...

Oui, mais il s'agit de comprendre – et c'est l'apport des géographes, notamment – ce que l'on entend par ville. A un haut niveau de généralisation, habiter en ville est une cause. C'est largement établi – du moins dans les villes du Nord – par la recherche médicale. Ce qu'il s'agit de faire désormais, c'est de «dépaqueter» la ville, étudier les facteurs de stress, mais aussi de confort, qui la composent pour des personnes vulnérables à cette maladie.

Prenons la densité, par exemple. On peut la mesurer très simplement par le rapport population/surface, mais elle se présente en réalité très différemment pour les patients avec lesquels nous travaillons. Suivant les situations, une foule peut être très stressante ou, au contraire, offrir le confort de l'anonymat.

D'où la nécessité de ne pas en rester à des généralités...

Effectivement! Et il est par ailleurs important de développer des méthodes d'analyses mixtes et complémentaires. Tout comme d'écouter les patients eux-mêmes et donc de recourir à des entretiens semi-directifs. Mais la schizophrénie est une maladie qui rend le récit difficile à produire pour les patients, d'autant plus si l'on évoque les sources d'une grande souffrance.

C'est la raison pour laquelle, outre des entretiens et un questionnaire, nous avons effectué des parcours filmés qui nous permettent d'analyser le rapport entre les pratiques de la ville et l'environnement urbain (ambiances, stimulations sensorielles, constructions, présence d'autres

personnes, etc.) et par ailleurs d'utiliser des séquences vidéo comme base de nos entretiens.

Nous voyons déjà tous les avantages d'une telle méthode: elle nous permet de saisir comment ces personnes rendent la ville habitable pour elles-mêmes, comment elles choisissent leurs parcours, les planifient, comment elles gèrent les rythmes de la ville et créent des espaces de confort ici ou là, si nécessaire. Des indications qui pourraient être précieuses pour les urbanistes et pour les architectes, notamment dans des stratégies de densification de la ville.

Des indications précieuses pour tout le monde, donc...

On peut le penser, oui! Les personnes atteintes de schizophrénie ne sont pas très différentes de celles qui ne le sont pas: elles sont surtout hypersensibles, car disposant de moins de filtres de protection. On peut donc les considérer comme des veilleurs de la qualité urbaine, des personnes réagissant à des facteurs qui sont en réalité problématiques ou agréables pour tout le monde.

Mais la vie en ville, si dense soit-elle, n'a pas que des défauts...

Non, bien sûr! La ville est un réservoir de ressources pour des personnes souffrant de troubles psychotiques. Il n'est pas question de revenir au 19^e siècle et à l'exclusion des patients dans des asiles en campagne, sous prétexte que la ville serait nocive.



ÇA FOURMILLE !

Entretien avec Laurent Keller, professeur et chef du Département d'écologie et d'évolution de l'Université de Lausanne

Qui dit densité, dit fourmilière? A bien écouter Laurent Keller¹ lorsqu'il parle de ses insectes favoris, il ne dit jamais « fourmilière », mais « nid ». Et quand cet éminent myrmécologue pèse ses mots, il y a tout avantage à prendre en compte ses choix. Depuis 16 ans, les travaux de ce professeur titulaire en écologie évolutive et chef du Département d'écologie et d'évolution à l'Université de Lausanne, font très largement autorité et ses récompenses nationales et internationales se multiplient.

Sans sombrer dans un anthropocentrisme primaire et de l'avis général parmi les spécialistes, il est légitime de comparer la société des fourmis et celle des hommes ainsi que leurs dynamiques respectives, notamment dans leur façon de gérer les conflits ou d'organiser leur coopération interne. En fait, les fourmis ont mis au point une façon de vivre ensemble complexe, mais indispensable vu leur coexistence en nombre dans des espaces très réduits. De là à retrouver une peu de la fourmilière au sens large dans certaines densités urbaines, il n'y a qu'un pas...

En tout cas, pas de quoi cultiver des complexes de supériorité chez les humains. Ni en nombre, ni en poids, sans même aller plus loin! Si on admet qu'il y a environ dix millions de milliards de fourmis vivant sur la planète

Terre, cela représente, à raison de trois milligrammes en moyenne par individu, un poids tout à fait comparable à celui de la population humaine totale (et au passage, un dixième du poids total de tous les animaux terrestres).

Dans leur ouvrage passionnant intitulé sobrement *La vie des fourmis*², Laurent Keller et Elisabeth Gordon concluent sans équivoque: «... Les fourmis sont des insectes passionnants. Mais au-delà de l'intérêt que suscite leur univers, elles ont un autre attrait. Elles peuvent servir de modèle dans de nombreux secteurs des sciences de la vie. Qu'il s'agisse d'étudier l'organisation sociale de diverses communautés animales et de mieux comprendre les processus qui, au cours de l'évolution ont permis à notre espèce de devenir sociale. Ou encore de décrypter les mécanismes du vieillissement ou de poser les bases d'une véritable génomique du comportement chez les êtres vivants, y compris chez l'être humain. La longue aventure qui lie les fourmis et les hommes n'est pas prête de toucher à sa fin.»

Dans cet ordre d'idées, on sait que l'examen scientifique des cheminements des fourmis hors de leur nid a inspiré des informaticiens pour la détection des trajets les plus courts entre deux points, que les fourmis ont été appelées à l'aide notamment pour la gestion des communications et éviter les zones saturées des réseaux. Qu'en est-il de la densité

urbaine? Cinq brèves questions à Laurent Keller, juste avant son départ pour apporter la bonne parole des fourmis en Europe et aux Etats-Unis.

La densité, concrètement?

«Les fourmis touchent d'autres fourmis toutes les secondes, voire toutes les demi-secondes. Les contacts sont pris avec les antennes, et elles en profitent pour comprendre qui elles sont mutuellement, et quelles sont leurs tâches. S'il se trouve que le mouvement général est trop dense, elles ralentissent... en fait, elles diminuent leur taux d'activité pour revenir à la normale.»

La densité, utile?

«La densité a une grande importance, même si les fourmis se reconnaissent à l'odeur. Grâce à elle, elles savent par exemple où elles sont dans le nid, en fonction de la répartition de leurs tâches. Là où se trouvent les larves, la densité est moins grande, par exemple... Plus elles sont éloignées du nid, moins elles sont nombreuses. Et ainsi de suite.»

La densité, à l'odeur?

«Il s'agit d'une sorte de piste chimique composée de phéromones, que les éclaireuses déposent sur leur chemin. Quand elles ont atteint leur objectif, par exemple trouver un peu de nourriture, elles retournent au nid en laissant derrière elles une quantité encore plus importante de phéromones qu'à l'aller. Il ne reste plus aux autres qu'à suivre leur trace. Plus elles sont nombreuses, plus la concentration de phéromones est intense, plus le signal de la piste est évident pour toutes celles qui peuvent se joindre à la mission.»

La densité et les accidents?

«La règle de base, c'est la poursuite de l'organisation communautaire. Il arrive que le nid soit confronté à l'irruption de parasites plus ou moins dangereux et qui vont jusqu'à menacer l'existence-même de la collectivité. Dans ce cas, on a pu constater que les fourmis peuvent se résoudre à diminuer le taux de leurs interactions pour éviter la contagion et compromettre la propagation du parasite.»

La densité et la discipline?

«Chez les fourmis, la solitude n'existe pas. Elles vivent en groupes, dans des sociétés dont la taille peut varier considérablement selon les espèces, de vingt à trente individus jusqu'à plusieurs millions. Mais quelle que soit l'importance de la colonie, les principes communautaires ne changent pas, c'est le partage

des tâches et l'entraide qui priment. Cette discipline collective leur permet de mener à bien des tâches qui seraient totalement hors de portée d'individus isolés (l'édification des nids bien connus, entre autres) et facilite une de leurs tâches prioritaires, la recherche de nourriture. Pas question dans ces conditions – pour prendre en considération ces hypothèses anthropocentristes – de perdre courage ou de s'écarter du droit chemin!».

Pour mémoire, les fourmis ont pris une considérable avance au départ par rapport aux sociétés humaines. Les insectes faisaient partie, probablement, des premiers colons de la Terre, il y a plus de 400 millions d'années; et 200 millions d'années plus tard, sont arrivés les termites, suivis, encore 100 millions d'années après, par certaines abeilles, les guêpes et les fourmis qui ont inventé l'agriculture et domestiqué, par exemple, des bactéries qui leur fabriquent des antibiotiques.

¹ Lauréat du Prix Marcel Benoist en 2015.

² Keller L., Gordon E., *La vie des fourmis*, Odile Jacob, Paris, 2006.

¹ Portrait informel de Laurent Keller (photo Felix Imhof)





COMMENT LE CRAPAUD, LE PAPILLON ET LE PLANTAIN VIVENT-ILS LA DENSITÉ URBAINE ?

Entretien avec Stéphane Joost et d'Ivo Widmer¹, chercheurs au Laboratoire de système d'information géographique (LASIG) de l'EPFL

Les villes grouillent d'animaux sauvages. La plupart sont invisibles, vivant cachés dans les parcs, les jardins ou autres recoins isolés. Or nous en savons peu sur l'impact du développement urbain sur la survie à long terme de cette faune, ni comment elle se comporte et s'y adapte.

Conduit par le Laboratoire de systèmes d'information géographique (LASIG) de l'EPFL en collaboration avec le Grand Genève, l'Office de l'urbanisme du Canton de Genève, la Direction générale de la nature et du paysage (DGNP) et la Haute Ecole d'Ingénierie et de Gestion du Canton de Vaud (HEIG-VD) avec le support de la fondation Gelbert, le projet Urbangene a pour but d'estimer les effets de l'urbanisation sur la biodiversité en utilisant l'information génétique. Elle se concentre sur le canton de Genève, le district vaudois de Nyon ainsi que plusieurs communes françaises, soit un bassin de quelque 950 000 habitants. Pour cette étude, trois espèces animales et une espèce végétale, toutes très répandues dans la région genevoise, ont été sélectionnées: le crapaud commun, deux papillons (le myrtil et la piéride de la rave) ainsi que le grand plantain, une plante herbacée.

En analysant la manière dont les gènes de ces trois espèces bien distinctes se propagent, le projet Urbangene adopte une nouvelle approche en suivant l'évolution des gènes dans l'espace et le temps. Le génome des plantes est disséminé par le vent, les abeilles et les autres insectes pollinisateurs. Celui des crapauds se transmet par le sol, au gré des déplacements de l'animal d'étang en lisière de forêt. L'impact du développement urbain est donc très différent d'une espèce à l'autre.

Bien que l'étude soit toujours en cours et les résultats partiels, il est d'ores et déjà possible d'étudier le processus qui vise à intégrer la sensibilisation dans les démarches urbanistiques. Pour en savoir plus, nous avons rencontré deux chercheurs du laboratoire de l'EPFL: Stéphane Joost, géographe - responsable du projet - et Ivo Widmer, biologiste, tous les deux spécialistes en écologie moléculaire.

ASPAN-SO: Quel a été le point de départ de votre recherche ?

Stéphane Joost: Nous nous sommes inspirés d'une étude menée à Marseille, dont l'objectif était d'évaluer l'impact de la fragmentation en milieu urbain sur la diversité génétique d'une espèce de papillon, à laquelle le Dr Widmer avait participé. Nous avons adapté le protocole d'analyse en ciblant quatre espèces particulièrement répandues dans la région genevoise afin de mesurer l'effet du processus d'urbanisa-

tion sur la biodiversité. Nous avons commencé par identifier les lieux d'habitation de ces quatre espèces. Pour le crapaud commun, une démarche participative a été lancée afin d'identifier les lieux d'habitation de ces batraciens. Nous avons encouragé les résidents du Grand Genève, via la presse et les réseaux sociaux, à nous indiquer les emplacements des mares sur une carte, par l'intermédiaire d'un site Internet développé à cet effet. Ainsi, chacun pouvait, à l'aide d'un clic, indiquer la mare près de chez lui, dans son jardin ou dans la forêt avoisinante. Nous avons également profité des données existantes pour les endroits plus urbanisés (centre-ville, entrée de la ville, etc.). Pour le grand plantain et le papillon, nous avons sillonné le territoire et récolté les échantillons. Puis, nous sommes passés à l'étude génétique en séquençant l'ADN de chaque espèce (600 plantes et 400 batraciens).

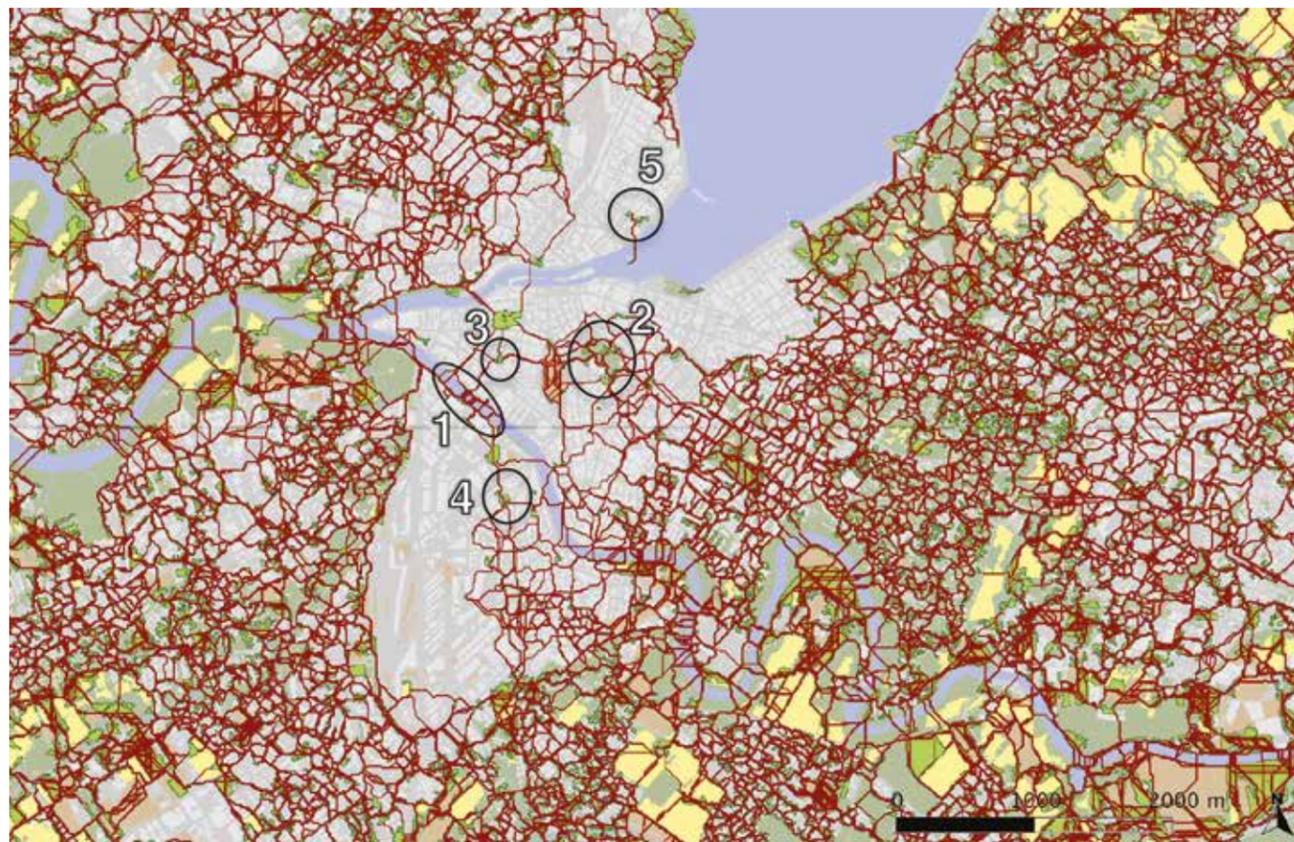
Quelles conclusions avez-vous tiré de cette démarche? Ces espèces peuvent-elles supporter la densité et la vie urbaine ?

Ivo Widmer: Il ne s'agit pas d'une opposition urbanisation-biodiversité. L'élément clé est la connectivité et les chemins de dispersion qui doivent être présents sans quoi l'espèce va se retrouver isolée et ne pourra pas survivre à long terme. Le papillon a besoin de plantes pour pondre ses œufs, en particulier la présence d'orties qui est appréciée par plusieurs espèces pour la pondaison. Il va donc rechercher des endroits propices, qui, dans ce cas, peuvent se situer dans un milieu urbanisé (cour pas ou peu entretenue, terrain vague, friche industrielle) alors qu'il aura beaucoup plus de mal à en trouver dans des zones villas ou des zones périurbaines où les jardins et leurs bordures sont généralement bien plus entretenues. Le crapaud commun a besoin d'un périmètre minimum et d'endroits propices où il peut survivre et se reproduire; il doit en outre pouvoir se déplacer entre la mare où il se reproduit et les lisières de forêt où il vit. Pour le plantain, des fissures dans le bitume peuvent suffire.

Avez-vous pu répertorier plus précisément ces « zones connectées » si importantes à la survie de ces espèces ?

Stéphane Joost: Oui, les modèles que nous avons élaborés montrent que les chemins de dispersion potentiels dans les zones urbaines denses sont plus nombreux pour le papillon piéride de la rave que pour le plantain et la connectivité est donc meilleure, ceci en raison des caractéristiques de leur capacité de dispersion. On remarque que des corridors atteignent le centre de Genève (fig. 3) notam-

¹ Grand plantain (Plantago major) devant Le Lignon (photo Ivo Widmer)



ment grâce aux espaces verts situés en bordure de l'Arve (n° 1) et aux parcs qui jouent le rôle de relais en milieu urbain, par exemple le parc des Bastions (n° 2), le parc de l'Observatoire (n° 3) ou encore le parc des Acacias (n° 4). Les numéros 1 à 4 sur la carte indiquent donc des espaces verts qui peuvent jouer un relais et assurer la connectivité entre le centre urbain et la périphérie alors que numéro 5 (Jardin des Alpes) indique un espace vert qui pourrait se retrouver isolé car il n'est pas relié au réservoir de diversité du milieu naturel.

Votre étude a-t-elle pu avoir un impact sur les futurs projets d'urbanisation en regard de la biodiversité ?

Stéphane Joost: En fait cette étude a été initiée en étroite collaboration avec le Grand Genève. Notre démarche est arrivée à point nommé, de nombreux projets de développement urbain étant en cours sur tout le territoire à cheval entre la Suisse et la France. Les premiers résultats de cette étude sont de bons indicateurs et peuvent fournir de précieuses lignes directrices pour les développements de projets urbains futurs à caractère durable sur le territoire du Grand Genève. Par exemple, le projet

Bernex Nord touche une importante surface d'espaces verts. Selon le plan directeur cantonal, ce site est en effet dévolu à des extensions urbaines - 5700 logements et 5700 emplois à l'horizon 2030 - sur la zone agricole. Ceci a également pour effet de supprimer de nombreux chemins de dispersion, pouvant rarement être déviés. Toutefois, il intègre une voie verte et un parc urbain. Il est d'ailleurs prévu de veiller à maintenir les connexions biologiques, ce qui devrait permettre de limiter les impacts. Le projet «Jardin des Nations», à Genève, touchera également des espaces verts en raison notamment de sa grande emprise au sol. Notons cependant que l'un de ses buts est de mettre en valeur un important réseau d'espaces verts et le rendre accessible à l'ensemble de la population.

En conclusion, la prise en compte de l'information génétique apporte donc plus que le recensement d'espèces et leur cartographie ?

Ivo Widmer: Absolument, les outils de l'écologie moléculaire permettent d'aller bien plus loin. Premièrement les analyses génétiques permettent d'obtenir des informations objectives (des mesures quantitatives) de la diversité



en révélant la partie cachée de la biodiversité. Elles permettent de vérifier si une population présente une diversité génétique faible ou en cours d'érosion, dans le cas où l'on possède des données sur plusieurs périodes de temps. Elles rendent également possible la détection de flux de gènes entre certaines populations (preuve de connectivité); elles permettent la sélection des populations ou des individus précis dans le but d'assurer la reproduction ou le repeuplement de nouvelles zones; ou encore, grâce à des modèles, les données génétiques rendent possible l'anticipation des effets d'une politique de gestion donnée, comme la régulation par la chasse ou un repeuplement par translocation.

1 Certains éléments scientifiques cités dans cette interview sont issus du travail de master d'Estelle Rochat, élaboré sous la direction de Stéphane Joost et d'Ivo Widmer, dont l'intitulé était: *Impact du processus d'urbanisation sur la connectivité fonctionnelle et la diversité génétique dans les agglomérations genevoise et marseillaise.*

2 Ensemble des chemins à moindre coût pour la dispersion du plantain entre les espaces verts de minimum 300 m² au centre de Genève (carte Estelle Rochat)

3 Crapaud commun (*Bufo bufo*) (photo Ivo Widmer)

4 Grand plantain (*Plantago major*) au bord de la route (photo Ivo Widmer, EPFL)

ARBORISATION ET DENSITÉ

Michael Rosselet, responsable du patrimoine arboré de la Ville de Lausanne

Face à la densité et à la densification en ville, les arbres font-ils de la résistance? Aux détours de la conversation, Michael Rosselet, responsable du patrimoine arboré de la Ville de Lausanne, peut lâcher: «Mettez-vous dans la peau d'un arbre!»... Ses responsabilités sont impressionnantes: 8000 arbres le long des axes routiers, environ 80 000 dans les parcs. «Je suis fondamentalement jardinier», précise-t-il, en rappelant qu'il a grimpé et taillé dans les arbres pendant une vingtaine d'années avant d'intégrer les rangs de l'administration lausannoise, aujourd'hui dans le dicastère de Florence Germond, directrice des Finances et du Patrimoine vert. Les constats d'un homme d'expérience et de terrain, chercheur à ses heures.

ASPAN-SO: La densité urbaine est-elle une menace pour les arbres?

Michael Rosselet: Avec un peu de provocation, la réponse ne peut être que «oui»! Dans les projets qui se multiplient et qui redessinent la ville en permanence, la place des arbres est de plus en plus ténue. Les menaces ne sautent pas toujours aux yeux. Elles ne viennent pas uniquement de la construction d'immeubles, mais aussi de toutes sortes d'équipements

(électricité, eau, fibre optique, eaux usées, entre autres) qui prennent de la place, qui mobilisent le sol et mettent une pression considérable et toujours plus évidente sur les arbres.

Pas d'espoir d'un retour à une coexistence plus équilibrée?

Peut-être! C'est paradoxal, mais d'une certaine manière, une densité urbaine à la hausse peut accélérer un mouvement de prise de conscience. Cet environnement difficile jouerait le rôle d'un révélateur en quelque sorte: les habitants se rendent compte plus facilement de leur attachement pour les arbres...

Sur cette lancée, on a vu fleurir des initiatives citoyennes réjouissantes. Par exemple à New York où l'action «1 million trees» a vu le jour et où leur entretien, ici et là, a été confié à des habitantes et des habitants dans le cadre de projets participatifs.

Ici à Lausanne, mais aussi dans d'autres villes suisses, la végétalisation de pieds d'arbres est prise en charge par certains quartiers. Ce n'est peut-être que le début!

Et toutes les essences s'accommodent de cette situation?

Les choix d'essences qui ne pâtissent pas trop d'un sous-sol de plus en plus inhospita-

lier et qui sont capables de pousser dans un sol aride sont délicats. On pense bien sûr aux platanes qui viennent du sud tandis qu'à l'opposé, les érables de même que les tilleuls souffrent énormément dans nos rues. En fait, nous sommes constamment à la recherche des meilleures solutions, avec une volonté d'optimisation permanente. C'est la rançon d'un environnement austère et de la densification.

C'est un compromis...

Il s'agit en fait de trouver et d'aménager un sol qui convienne à la fois aux ingénieurs et aux arbres eux-mêmes. C'est une affaire de dosage dans le mélange entre la terre et les pierres ou le béton, d'une certaine façon.

En fin de compte, il n'y a pas de véritable problème d'adaptation des arbres. Ils peuvent se contenter de ce qu'on leur donne. Mais on a les arbres chétifs qu'on mérite! C'est une question de limite et elle n'est ni simple à trouver, ni uniforme selon les endroits. Au fond, nous devons savoir ce que nous attendons de la verdure dans la ville.

La mode joue peut-être un rôle...

A la base, dans ma formation de jardinier, il n'y a pas d'ukase selon la provenance des essences. Nous en faisons totalement abstraction. Un rapide retour historique montre que, à partir du 18^e siècle, il y a comme un foisonnement des espèces, avec, en parallèle, un enrichissement considérable du savoir horticole.

Et puis, dans les années 2000, nous avons davantage pris conscience de l'importance des espèces «de chez nous». Il faut se rendre compte qu'un chêne, par exemple, est une bénédiction pour toute une collection de petits habitants qui vont des oiseaux aux champignons, avec une source de bien-être pour tout son environnement plus ou moins direct. Là, les horticulteurs ont prêté attention aux biologistes!

Et c'est l'aboutissement de vos connaissances actuelles?

Non! Nous sommes actuellement dans une nouvelle phase de réflexion et de pratique. Nous faisons attention à ne pas exclure totalement des essences qui ont de la peine à s'adapter, mais qui apportent malgré tout quelque chose à la biodiversité du lieu: c'est le choix cornélien entre un arbre malingre, mais indigène, et un autre arbre à la frondaison généreuse, mais qui vient d'ailleurs.

Le climat joue un rôle?

L'idée, c'est de faire remonter ici des espèces à connotations méditerranéennes, comme les

chênes chevelus, pour anticiper les changements climatiques. Toujours en tenant compte de l'altitude et de la station, bien entendu.

Il y a aussi la durée de vie d'un arbre...

Un arbre a besoin de temps pour être beau. C'est tout le contraire de l'obsolescence programmée. On plante toujours des petits arbres qui n'ont encore rien prouvé: c'est à nous d'identifier ceux qui deviendront superbes et centenaires et de leur octroyer des poches d'existence durables, y compris dans une ville dense. Leur durée de vie n'a rien à voir avec l'accélération permanente qui est le propre de notre époque.

En réalité, la plupart des arbres ont vécu des périodes de densification successives: il y avait des chars à bois et aujourd'hui des voitures, et c'est toujours le même cèdre. Son tronc, ses tissus lui permettent de tenir droit. On pourrait même dire qu'un arbre qui pousse vers le ciel, comme une tour, c'est une façon de densifier la nature.

Aujourd'hui, les arbres ont droit de cité, malgré la densité...

C'est un fait, dans les magnifiques projets architecturaux ou urbanistiques en 3D actuels, il y a toujours des arbres. Mais encore faut-il réunir les conditions pour qu'ils puissent vivre longtemps dans la ville, et en particulier si elle est dense. Dans ces conditions, les arbres doivent être multidisciplinaires en quelque sorte. Le jardinier a sa place aux côtés des autres spécialistes pour faire les bons choix.



LA DENSITÉ, PIÈGE À CYCLISTES ?

Lucas Girardet, président de l'association Pro Vélo Région Lausanne

La densité, piège à cyclistes? C'est tout le contraire, assure du tac au tac Lucas Girardet, président depuis trois ans de Pro Vélo Région Lausanne, cycliste lui-même cela va sans dire, fondateur de Lausanne Roule, puis de Vélopass, entrepreneur dans l'âme (l'agence de communication Plates-Bandes, la buvette de la Jetée de la Compagnie et depuis peu, un sauna sous tente sur les bords du Léman à Lausanne) et député au Grand Conseil vaudois pendant une législature. Pour Lucas Girardet donc, en réalité.

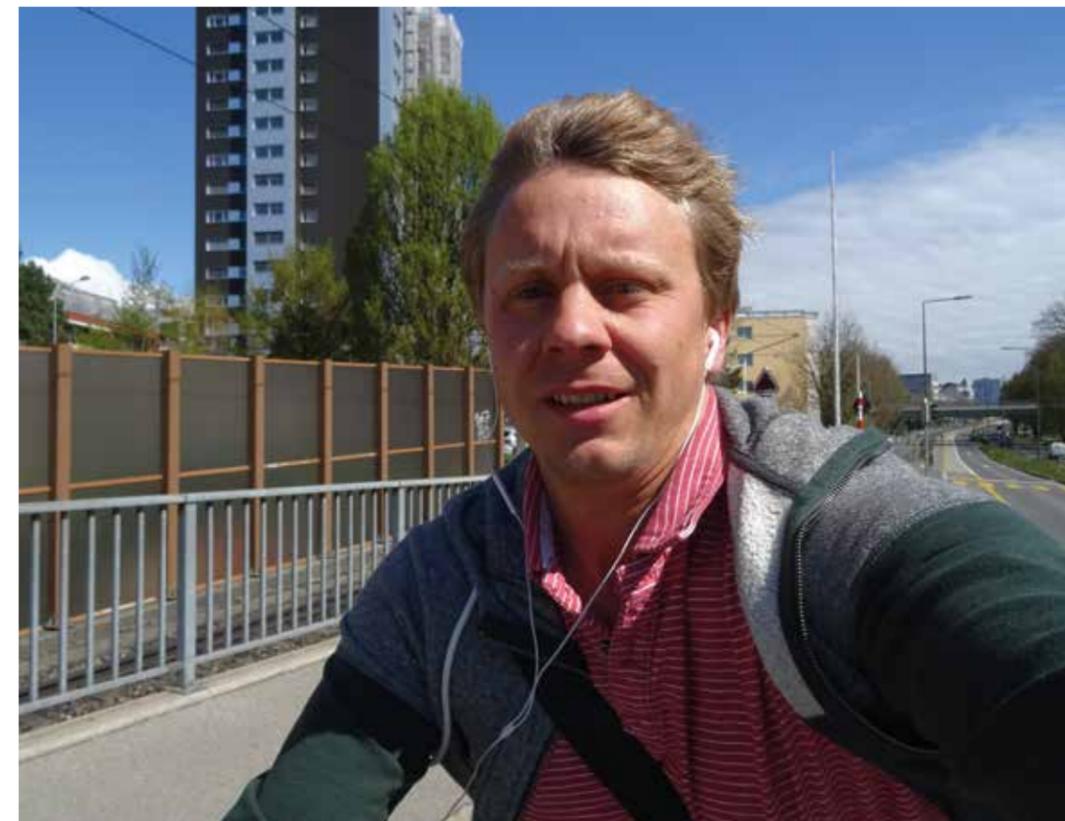
ASPAN-SO: « La densité est l'amie des cyclistes! » En quoi?

Lucas Girardet: C'est facile à comprendre... Si sur un petit périmètre – admettons, 1 km² – les activités sont concentrées, comme les possibilités de rencontres ou de contacts, le vélo est tout à fait approprié pour se déplacer, voire même tentant pour les non-cyclistes. Si les distances sont trop importantes, les autres moyens de locomotion vont s'imposer plus facilement, en tout cas pour les personnes qui ne sont pas des adeptes convaincus de deux-roues. C.Q.F.D.! Cela dit, il faut bien comprendre ce qu'est au juste le déplacement à vélo...

Commençons par une vérité d'évidence: le vélo est d'abord un moyen de transport! Ce n'est pas le monde des bisounours qui s'en vont pique-niquer. La priorité, c'est se déplacer: ce qui n'exclut pas les balades, mais pas systématiquement. Il ne faudrait pas prendre les cyclistes pour des idéalistes qui passent leur temps à regarder pousser les fleurs... Dans cette optique, la densité doit s'accompagner d'une vraie réflexion urbanistique...

Comment?

En tout cas, il n'est pas suffisant de supprimer les voitures (par hypothèse!) pour que les piétons ou les cyclistes y trouvent automatiquement leur compte. Pendant son trajet, le cycliste doit la plupart du temps choisir une option de parcours qui lui convienne, pas forcément la plus courte, mais souvent la plus fluide... et la pente peut jouer son rôle, comme à Lausanne, par exemple! L'avantage de son moyen de transport, c'est le « porte-à-porte »: les cent derniers mètres sont très importants, les cent premiers aussi, du reste. Le piéton, lui, choisit presque systématiquement le chemin le plus court. Et c'est à partir de ces usages spécifiques de l'espace public que peut s'organiser une cohabitation efficace...



Et pour les cyclistes, ce serait ?

On peut toujours rêver! Il y a quelque chose de vain à opposer sans cesse les voitures et les vélos et à se définir par rapport à cette « opposition ». En réalité, s'il n'y pas assez de place pour les cyclistes sur des parcours faits pour les automobilistes, trouvons et organisons à leur usage des alternatives crédibles et fluides ailleurs, à proximité... Les cyclistes pensent; ils sont capables de rouler autrement qu'en pilotage automatique, d'un feu de circulation à l'autre...

Rien à ajouter ?

Si! Avant la densité, le nœud de la question, c'est la vitesse... La plupart des problèmes posés par la cohabitation des moyens de transports s'adoucissent lorsque la circulation est apaisée.

LA DENSITÉ, UN ATOUT POUR LE CLUBBING

Entretien avec Thierry Wegmüller, directeur du D! Club, des Arches à Lausanne et président de GastroLausanne

La densité, on la cultive! Pour Thierry Wegmüller, patron depuis treize ans du D!, un des clubs les plus courus de Lausanne, la densité est un « must ». Il la bichonne, il en joue, il l'organise même, nuit après nuit. Son expérience professionnelle (il dit: l'expérience d'un « entrepreneur culturel ») dans ce domaine est incomparable, d'autant plus qu'elle combine une bonne dose d'intuition et une approche scientifique de son métier. Et au besoin, il peut compter sur les compétences de sa sœur Jasmina et de son frère Gilles, puisqu'ils travaillent ensemble depuis plus de vingt ans, dans différents lieux à succès, à animer la vie lausannoise, diurne et nocturne.

ASPAN-SO: Une salle dense, une clientèle dense, c'est pratiquement une obligation...

Thierry Wegmüller: En tout cas, le vide est un repoussoir: les clients jettent un œil dans le club et s'en vont tout de suite s'il y a peu de monde! Je ne vous parle pas d'une discothèque, mais d'un club où, en plus des conditions classiques - la qualité de l'accueil, la disposition des espaces, entre autres - la performance artistique et musicale joue un

rôle primordial. L'affluence de la clientèle visée n'est pas seulement le signe de la réussite d'une soirée, c'est aussi une composante essentielle de l'ambiance.

Et vous avez des points de repère précis pour rectifier le tir, si besoin est?

En fait, d'une manière générale, nous n'avons pas d'excuses! S'ils nous connaissent un peu, les gens sortent le soir quand tout va bien; et quand tout va mal, ils sortent aussi pour oublier... Ce qui, à l'arrivée, donne une forme de mixité où les clients heureux côtoient les clients malheureux.

Plus précisément, les soirs de fin de semaine font l'objet d'une attention particulière parce qu'ils correspondent à notre réservoir de clientèle. Et là, il faut que le club soit bien rempli le plus tôt possible, entre 22 heures et 23 heures, pour être plein (nettement plus qu'à moitié) aux alentours de minuit. Il faut compter sur un effet multiplicateur par les réseaux sociaux, bien sûr.

Sur cette base, de multiples stratégies sont imaginables pour doper l'affluence et arriver à la densité voulue, comme, entre autres, les entrées gratuites pendant une certaine période.

Et tout cela, bilans réguliers à l'appui?

Une fois par semaine, des analyses précises indispensables! Par exemple, pour vérifier si nous avons bien tenu les proportions voulues entre clientèles féminines (trop d'hommes, elles partent) et masculines (pas assez de femmes, ils s'en vont). Une de nos réponses aux problèmes de densité, ce sont par exemple des parois phoniques qui permettent de reconfigurer la salle à la demande.

Il y a tout de même des paramètres non maîtrisables!

Nous allons forcément nous adapter au vieillissement de la population avec des soirées spéciales. Mais plus largement, c'est toute l'attractivité d'une ville, d'une région qui se traduit dans la fréquentation d'un club: pour une même soirée, en quinze ans, nous avons triplé les effectifs du personnel de sécurité, de six à vingt agents.



« MA DENSITÉ... DITES-VOUS, OU MA PLACE DANS LA VILLE ? »

Monique Ruzicka-Rossier

Apporter un éclairage scientifique sur des conversations où le fil directeur semble être Ma Densité aurait pu être la teneur de cet article. Or, les couleurs chatoyantes des discussions mêlant aussi bien la raison que la sensibilité, la rigueur que le discernement auraient été ternies lors d'une mise en cohérence de connaissances glanées lors d'entretiens intentionnellement informels. Ainsi, j'ai préféré me laisser porter plus en avant par les images qui émergent des dialogues. J'ai questionné les non-dits, les ai décortiqués, recomposés, mis à plat et j'ai souligné ce qui demeure incertain. Du vagabondage des images, d'autres mots sont venus – épreuve, veille, risque, mesure – et ils ont produit l'écrit. L'écriture, ici, laisse au vestiaire les disciplines avec leurs cortèges de concepts, de méthodes, de modèles. L'entendement, là, est brut, sans filet.

L'épreuve : prendre sa place dans l'espace, qu'importe le monde dans lequel nous sommes

A Lagos, pour la personne qui vient de Suisse, l'air est « épais ». Le sol, d'habitude si « lisse », est raboteux, accidenté. L'eau est celle des « canalisations à ciel ouvert ». La densité semble être perçue à travers ses attributs : le trop-plein, les nuisances sonores et olfactives, l'hétérogénéité, la perte de repères et l'immesité. Or, les attributs ne sont pas la chose.

Cependant, lorsque la densité est nommée, c'est de la densité humaine dont il est question, c'est-à-dire, le rapport entre le nombre de personnes et une surface de référence. Le marché « Village Computer » de Lagos, « zone dense parmi les plus denses », semble avoir une densité incomparable aux centres commerciaux suisses. Ce qui est remarquable, c'est la maîtrise avec laquelle la personne interviewée s'est extraite d'une situation, pour elle, à la limite du supportable : « Je crois que j'ai fait un grand pas dans mon intégration au sein de cette ville immense, la première nuit où j'ai décidé que je pouvais dormir bercée par le bruit d'une génératrice en marche. » C'est dans l'habitude que la résilience s'installe et alors, le regard change. Avec cela vient le goût de comprendre l'un des systèmes qui compose cette ville aux allures de densité extrême. Lorsque la ville est vue et perçue autrement, alors la densité devient hors sujet. La ville dense est-elle celle qui est différente de la nôtre, insaisissable, dérangeante, incompréhensible et effrayante ?

Au cœur d'un des nids du vaste peuple des fourmis, la densité est élevée, même très élevée. Toutes les secondes, voire les demi-secondes, les minuscules individus se touchent, non par promiscuité, mais par connectivité, et ils se reconnaissent. La densité est une nécessité. Toutefois, la distance entre les indivi-



us est réglée, « les contacts sont pris par les antennes », et les interactions entre les individus sont le liant qui stabilise le système. Nous apprenons que ces petits êtres « peuvent servir de modèle dans de nombreux secteurs des sciences de la vie » que cela soit « d'étudier l'organisation sociale de diverses communautés animales » ou « de mieux comprendre les processus qui au cours de l'évolution ont permis à notre espèce de devenir sociale. » Le monde des fourmis, avec leurs citées aux proportions babyloniennes, est un puits de connaissance pour celles et ceux que la densité effraye.

L'ethnologue et le myrmécologue questionnent bien plus les notions de repère, de reconnaissance et de réciprocité que celle de la densité. Ces trois R (R1 Repère, R2 Reconnaissance, R3 Réciprocité) nous permettent de prendre Notre place dans Notre ville : « j'ai commencé à comprendre le fonctionnement des uns et des autres » (R1), « à me faire respecter comme une des leurs » (R2), et « en important moi-même du matériel informatique depuis la Suisse, j'ai aussi franchi un cap. L'expérience a été décisive pour entrer en relation avec les commerçants » (R3). Chez les fourmis, la reconnaissance transite par la connectivité (R2). La réciprocité, ce sont les odeurs, marqueurs pour informer l'autre (R3). Le repère (R1) emprunte la règle, la poursuite de l'organisation communau-

taire, et c'est le partage des tâches et l'entraide qui priment et « pas question (...) de perdre courage ou de s'écarter du droit chemin. » Pour l'auteur de *La Vie des fourmis* la densité est un état qui s'observe, c'est le nombre d'individus à un endroit, à un moment donné et qui interagissent les uns avec les autres. Pour la chercheuse de Lagos, parler de Sa Densité c'est parler d'une réussite : savoir apprivoiser et se laisser apprivoiser par ceux qui composent la diversité urbaine, dense et si différente. Bien plus que « la densité est-elle bonne ou mauvaise ? », la question est « quelle est-elle et quels attributs possède-t-elle ? »

La veille : avertir quand il s'agit d'agir sur le curseur des densités urbaines

La ville de Lausanne « ... à qui je dois mes jours les plus heureux » disait Voltaire¹ n'a pas grand-chose à avoir avec une forte densité urbaine. Pourtant, c'est dans cette ville qu'une question, bien dérangeante pour les urbanistes du 21^e siècle, vient d'être débattue : « La ville rend-elle fou ? » Sans détour, nous apprenons qu'il est important de placer sur le devant de la scène la question du facteur de risque que représente l'« urbanité » et par extension la densité urbaine. Si la densité est une mesure, « le rapport population/surface », la densité témoigne aussi d'une situation qui « se présente en réa-

¹ Densité humaine à Lagos (photo Alice Sala)

lité très différemment» selon les personnes : « Suivant les situations, une foule peut être très stressante ou, au contraire, offrir le confort de l'anonymat. » Il nous est dit que prendre sa place dans des espaces denses représente une épreuve, et nous ne sommes pas égaux pour la surmonter. Nous apprenons de plus avec les chercheurs en médecine et en sciences humaines qu'il s'agit de mieux écouter, observer et comprendre les personnes hypersensibles : « les personnes atteintes de schizophrénie ne sont pas très différentes de celles qui ne le sont pas : elles sont surtout hypersensibles, car disposant de moins de filtres de protection. On peut donc les considérer comme des veilleurs de la qualité urbaine, des personnes réagissant à des facteurs qui sont en réalité problématiques ou agréables pour tout le monde. » La question de « dépaqueter » la ville pour la comprendre, et puis agir pour l'améliorer, est complexe et nécessite des approches inter- et même transdisciplinaires. Le géographe de Neuchâtel, qui nous a transmis ce savoir, nous rappelle aussi que la densité n'est qu'une mesure et c'est l'objet de la mesure, la ville, qui est complexe. Cet objet nécessite bien autre chose que la densité pour qu'il soit compris. Ici aussi, la densité n'est ni bonne, ni mauvaise. C'est la mise en œuvre de l'urbanisation qui présente des risques pour les habitants des villes.

Cette mise en œuvre pose problème aussi à la biodiversité dans la ville. Et là, bien plus que la densité, le sujet est la « connectivité et les chemins de dispersion qui doivent être présents sans quoi l'espèce va se retrouver isolée et ne pourra pas survivre. » Les chercheurs qui nous parlent de réseaux de milieux naturels dans les villes nous mettent la puce à l'oreille : n'y a-t-il pas une relation entre la capacité de connexion que doit avoir un milieu naturel pour se maintenir, et cette même capacité de connexion que devrait contenir un milieu urbain où il s'agirait alors aussi de « veiller à maintenir les connexions » entre les habitants « humains » ? N'est-ce pas une attaque frontale contre notre zonage exclusif qui a quelque chose du « global dust cloud » d'Allan Cochrane et Kevin Ward², et qui cloisonne les espaces tout en produisant de l'éloignement entre les individus, entre les activités, et détruit ainsi la diversité urbaine³ ?

Le risque : de la difficulté d'être un arbre ou un piéton-cycliste dans la ville

Que je sois un arbre enraciné dans le sol de la ville ou un cycliste mobile en surface de ce même sol, j'apprends que ma place, là aussi, n'est pas garantie. Si la vigilance du jardinier de la ville se relâche, le drame arrive, l'arbre se meurt. Si le gestionnaire de l'urbanisme de la

ville est malveillant, le risque pour l'habitant-piéton est d'être évincé de la rue ; la voiture domine et le cycliste devient un hors-la-loi.

Il est bon de se souvenir qu'il fut un temps, et un lieu, où le statut de « jardinier » surpassait celui des ingénieurs et des architectes dans l'édification de la ville. Dans le Japon précédant l'ouverture au commerce international et à l'industrialisation, le « jardinier », un zeste poète et philosophe, était celui qui avait la légitimité pour décider, en premier, ce qu'il était bon de faire pour édifier des bâtiments⁴. Tokyo, alors nommée Edo, avait déjà plus d'un million d'habitants⁵. Encore à ce jour, l'urbanité au Japon est de savoir apprécier la nature, et celui qui sait faire place à la nature dans la ville fait preuve de civilité. Le jardinier lausannois aimerait dire non à la densité si celle-ci ne s'accompagne pas de mesures sérieuses qui permettent de respecter les arbres. Il sait que le chiffre « densité » ne fait pas de mal à l'environnement naturel, par contre ce sont tous les à-côtés du chiffre, la mise en œuvre de tous les artefacts qui pose problème. Tout ce qui ne se voit pas, les canalisations souterraines, les assèchements des sols, les particules et ondes invisibles et nocives dans l'air, l'eau et le sol, et ainsi de suite sans oublier le confinement des espèces. Le cycliste dit oui à la densité si celle-ci s'accompagne d'aménagements urbains qui lui reconnaissent sa place. Les « si » sont au rendez-vous.

Le message du jardinier est de ne jamais oublier qu'un « chêne (...) est une bénédiction pour toute une collection de petits habitants qui vont des oiseaux aux champignons, avec une source de bien-être pour tout son environnement plus ou moins direct. » Le message du cycliste a quelque chose de parent, ne jamais oublier que le mode premier de déplacement pour l'homme, et le plus efficace, c'est la mobilité offerte par nos jambes. C'est dans notre nature humaine que d'être un piéton « pensant ». Et le piéton à bicyclette s'offre rapidement des espaces plus vastes. Là est l'enjeu : l'arbre et « ses petits habitants », le piéton avec le cycliste, sont les garants de la préservation de la ville, de la ville de la proximité, de la ville de la connectivité, sans oublier la ville où urbanité rime avec nature.

La mesure : nécessité délaissée à l'échelle des espaces urbanisés

L'objectif d'un commerçant, qu'il soit à Lausanne ou ailleurs, est d'avoir des clients. Pour le patron d'un club lausannois, effectivement « la densité, on la cultive », et le client se mue en habitué. Là, la densité de la ville est vitale. Sous l'angle économique, la ville dense est ce qu'il faut. Pourtant, il ne suffit pas d'installer

de la densité, la tactique du commerçant est de jouer sur le potentiel client, c'est-à-dire aussi sur la variété des clients. Pour cela, il s'agit de constamment mesurer les écarts de fréquentation selon les différents groupes. Ainsi, « une fois par semaine, des analyses précises indispensables » sont faites. C'est un message intéressant que tous ceux qui se disent urbanistes devraient retenir : la mesure d'une chose la fait exister, et de plus, lorsque cette mesure se fait dans le temps, elle permet de réguler les incidences de cette chose et d'anticiper sur des situations en lien avec cette chose. Cependant, il est essentiel de retenir que la mesure seule de la densité est insuffisante, la diversité est son inévitable compagne.

Or, les mesures de la ville semblent être remises dans les oubliettes. Un spécialiste reconnu de l'analyse des données géographiques nous brosse un tableau qui fait froid dans le dos. Nous avons tout, et nous n'en faisons rien ! L'Open data offre des perspectives importantes pour savoir évaluer les incidences de choix stratégiques en ce qui concerne l'organisation spatiale, et les milieux académiques semblent s'en désintéresser. Dans les espaces urbanisés suisses où il est attendu une population plus nombreuse, « il faut admettre que le construit actuel est si peu dense que nous n'aurons pas de problème majeur pour absorber cette population supplémentaire. » L'enjeu est d'éviter les erreurs dans la localisation des activités et des habitations. Or, la pauvreté des analyses qui sont faites avant de prendre des décisions importantes quant à l'organisation spatiale ne cesse de surprendre.

Cette rencontre est une sorte de signal d'alarme pour que nous prenions au sérieux les transformations en cours dans les espaces urbanisés. Et l'enjeu, bien plus que l'atteinte à nos paysages ou le mitage du territoire, est la destruction de notre milieu par ignorance de ce qu'il est précisément et tout particulièrement en ce qui concerne les multiples diversités aussi bien, biologiques, sociales qu'urbaines qui le caractérisent. Quel est l'usage du sol aujourd'hui ? Dans quelle proportion peut-il être encore l'hybridation entre la roche mère sous-jacente et l'atmosphère ? Dans quelle proportion est-il le support rationnel des activités humaines : zone urbanisée, agricole, ou parfois protégée⁶ ? Sa valeur principale est-elle marchande ?

En guise de conclusion : Ma place dans la ville

Une des personnes interviewées, l'habitante d'un nouveau quartier à Winterthour, ne parle pas une seule fois de densité. Ce sont les intervieweurs qui rusent et introduisent le mot.

Pourquoi cette personne qui a choisi un mode de vie innovant a-t-elle été interrogée au sujet de la densité ? La réponse que je vous propose m'est apparue en relisant l'entretien de Lagos. Ce récit nous apprend que la densité est une mesure qui se charge d'attributs et ses attributs sont différents selon la perception de la personne, son vécu et sa mise en situation dans un espace qualifié de dense. La perception de la densité est éminemment personnelle, et des personnes peuvent être bien plus attentives aux attributs de la densité qu'à la densité elle-même. Le fait de vivre de manière innovante, c'est-à-dire avec des personnes qui partagent les espaces de vie traditionnellement privés – la pièce de séjour, la salle à manger, la cuisine, le jardin – ne résulte-t-il que d'une pénurie de logements à des prix abordables ? Les intervieweurs n'ont-ils pas été pris au piège de leurs propres convictions : la densité urbaine est-elle une obligation, car nous sommes si nombreux à vouloir vivre en ville ? Ainsi, les prix montent et soit nous quittons les villes, soit nous changeons notre manière d'habiter la ville. Cette personne du quartier de Winterthour parle bien plus du mode de vie qu'elle a choisi, du « vivre ensemble », de l'entraide « qui existait autrefois dans les villages » que de l'incapacité de trouver un logement qui lui plaise à des prix abordables. Peut-être est-ce de la pudeur à remiser des situations qui obligent des changements radicaux ? J'en doute. Une question tout autre surgit. Quand l'habitante du nouveau quartier de Winterthour est en quête d'activités privées, c'est dans l'espace public de la ville qu'elle va les trouver : « Personnellement je veille à avoir le maximum d'activités privées en ville ». Le privé hors de chez soi, voici un thème bien plus prometteur que celui de la densité pour aborder les questions sur les mutations de notre espace de vie.

Monique Ruzicka-Rossier est docteure ès sciences économiques et sociales et chercheuse au laboratoire Chôros de l'EPFL.

1 Voltaire, « Lettre à M. de Brenles », 8 février 1759 in *Œuvres complètes de Voltaire. Tome XII.*

2 Ruzicka-Rossier M., *Le zonage en urbanisme de Tokyo-to à Lémancité : la circulation d'un modèle et la variété des finalités*, Presses francophones, Sarrebruck, 2006, p. 314.

3 Ibid, tableau 14 : Atouts et fragilités du zonage dans Tokyo-to et Lémancité, p. 612.

4 Ibid., p. 350.

5 En 1890, la Tokyo Ku Area (Tokyo centre) comptait 1 165 000 habitants (www.demographia.com/db-jp-city1940.htm, accès avril 2016).

6 Ce n'est qu'au tournant du 21^e siècle que les zones à bâtir ont été répertoriées à l'échelle nationale. Quand les urbanistes parlent de l'utilisation du sol en Suisse ce n'est que de la zone à bâtir dont il s'agit, c'est-à-dire bien moins de dix pour cent du sol. Des constructions et infrastructures lourdes se logent pourtant ailleurs, et là les statistiques sont peu utilisées ou incomplètes. Voir, à ce sujet : Ruzicka-Rossier M., op.cit., 2016, pp. 459-460.

IN MEMORIAM

Décès de Victor Ruffy

Hommage C'est avec une grande tristesse que nous avons appris le décès de Victor Ruffy, le 19 mars 2016, à l'âge de 79 ans. Docteur ès lettres, personnalité politique vaudoise, ancien président du Conseil national en 1989, il s'est engagé en politique à tous les échelons, de la Municipalité de Morrens, où il habitait, au Conseil de l'Europe en passant par le Grand Conseil vaudois.

Nous avons eu le plaisir de le côtoyer en tant que président de l'ASPAN-SO de 1989 à 1999, mandat qu'il a marqué de sa personnalité avenante et engagée. Durant les séances de comité ou les journées d'étude « il aimait refaire le monde mais également aller au bout de ses idées » comme se plaisait à dire ses amis et collègues.

En matière d'aménagement du territoire, Victor Ruffy a fait partie, dans les années 1980, de la commission fédérale d'experts Jagmetti. Cette commission avait notamment proposé d'introduire, dans la Loi sur l'aménagement du territoire, la possibilité de pouvoir déclasser les terrains mis en zone à bâtir s'ils n'étaient pas utilisés dans les dix ans. Victor Ruffy avait également milité pour l'introduction d'une zone intermédiaire.

Après sa carrière politique en Suisse, Victor Ruffy s'est investi au sein du Conseil de l'Europe où il a mené différentes actions comme l'aide à l'installation de la démocratie dans les Balkans ou la conception d'une convention européenne sur le paysage en 1998.

Nous exprimons à sa famille nos plus sincères condoléances.



Victor Ruffy lors de la Journée d'étude de l'ASPAN-SO à Neuchâtel en 2011 (photo Michel Jacques).

ACTUALITÉS

Berliner Promenade

Livre Paru récemment aux Editions Infolio, l'ouvrage *Berliner Promenade*, propose une lecture de la capitale allemande qui s'apparente à un guide architectural tout en prenant le parti de « partager une expérience urbaine ». Le résultat est un ouvrage stimulant permettant une lecture linéaire ou par chapitres, excluant l'abécédaire usuel des guides architecturaux. Par le biais de neuf entrées thématiques – culture, transports, cités, guerre, Dieu, est, science-fiction, musées, natures – Eléonore Muhidine propose ainsi une lecture de l'histoire culturelle et urbaine de Berlin de la fin du 19^e siècle aux années 1980.

Couverture du livre



AGENDA

30.06

DÉVELOPPEMENT & DROIT



Echallens (VD) (photo Frédéric Frank)

Congrès VLP-ASPAN et des juristes de renom ont entrepris de remanier fondamentalement le Commentaire de la Loi fédérale sur l'aménagement du territoire (LAT) de 1999. Le nouveau et premier tome de cet ouvrage de référence pour le développement territorial suisse sortira de presse cet été. Il a pour thème la planification de l'affectation, clé de voûte du développement vers l'intérieur. C'est en fin de compte du plan d'affectation que dépendra la réussite de la mise en œuvre de la LAT révisée et de la limitation de l'extension de l'urbanisation. Lors du congrès, des experts aborderont les questions juridiques en lien avec la compensation de la plus-value, l'équipement, le remaniement de terrains à bâtir, pour ne citer que ces thèmes.

Congrès bilingue « Développement vers l'intérieur et droit », Landhaus, Soleure, 30 juin 2015.
Informations et programme: www.vlp-aspan.ch/fr

IMPRESSUM

Photo de couverture:
Giesserei, Winterthur (photo Kurt Lampart)

Rédacteur responsable:
Comité de l'ASPAN-SO
Secrétariat Général,
Grand-Rue 38, 1260 Nyon
Tél: 022 346 83 55, email: info@aspan-so.ch,
www.aspan-so.ch

10, 17, 24.11

VAUD

Cours Étayé par de nombreux cas concrets, le cours d'introduction à l'aménagement du territoire organisé par VLP-ASPAN offre la possibilité aux représentantes et représentants politiques des communes, au personnel des administrations et à toute personne intéressée de se familiariser rapidement avec les principes de base, les conceptions et les instruments du développement territorial.

Cours d'introduction à l'aménagement du territoire – spécial Canton de Vaud. Lausanne, 10, 17 et 24 novembre 2016.
Informations, programme et inscriptions: www.vlp-aspan.ch/fr

12, 19, 26.11

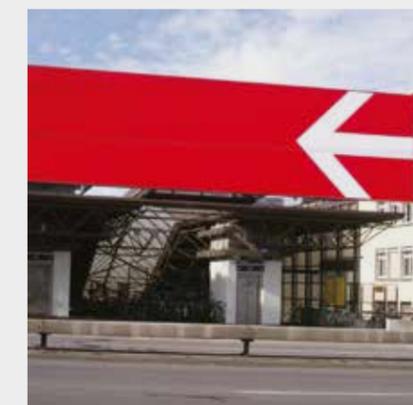
NEUCHÂTEL

Cours Basé sur les mêmes principes que le cours vaudois, un cours d'introduction à l'aménagement du territoire organisé par VLP-ASPAN sera proposé en novembre, avec un focus particulier sur les spécificités neuchâteloises.

Cours d'introduction à l'aménagement du territoire – spécial Canton de Neuchâtel. Neuchâtel, 8, 15 et 22 novembre 2016.
Informations, programme et inscriptions: www.vlp-aspan.ch/fr

24.11

VALORISATION DES ZONES CENTRES ET DES ESPACES GARES : RISQUES ET OPPORTUNITÉS



Zurich-Hardturm, ZH (photo Frédéric Frank)

Journée d'étude La prochaine journée d'étude de l'ASPAN-SO sera dédiée à la valorisation des centres-villes et des périmètres autour des gares. Elle sera suivie de l'assemblée générale de l'association.

Journée d'étude « Valorisation des centres-villes et des espaces-gares : risques et opportunités », Delémont, 24 novembre 2016.
Organisation: ASPAN-SO, en partenariat avec la Ville de Delémont.
Informations: www.aspan-so.ch

ASPAN-SO

L'ASPAN-SO est la section Suisse occidentale de l'Association suisse pour l'aménagement national. Plateforme de discussion à l'attention des communes, des cantons et des particuliers, elle offre des prestations d'informations et de conseils pour les questions liées à l'aménagement du territoire et à l'environnement. L'ASPAN-SO favorise une utilisation rationnelle de l'espace vital et du milieu bâti. Pour plus de renseignements: www.aspan-so.ch et info@aspan-so.ch

Comité de rédaction des Cahiers:
Frédéric Frank (rédacteur en chef), Michèle Miéville, Monique Ruzicka-Rossier, Pascal Michel, Christian Wiesmann (membres).

Mise en page et maquette:
Rédaction TRACÉS, Valérie Bovay
Bassenges 4, 1024 Ecublens
Impression:
Stämpfli AG, Wölflistrasse 1, 3001 Berne

